

Vie religieuse

À Denain, avec les infirmières du Bon Dieu

Depuis 1901, les Servantes des pauvres soignent les corps et les âmes dans l'ancienne cité minière du Nord. Cette congrégation d'oblates bénédictines vient de fêter les 200 ans de la naissance de son fondateur.

À Denain, les corons ne sont pas une chanson. Françoise habite l'un d'eux. Au fond d'une impasse, un bout de jardin, une pièce au rez-de-chaussée, une autre au premier. C'est tout. Elle attend sur le trottoir, épaules dénudées, pantoufles aux pieds alors que le thermomètre peine à dépasser les 5 °C. Depuis une mauvaise chute, elle ne va plus chez les Sœurs pour recevoir ses soins. Trop dangereux, trop loin. La sexagénaire scrute la rue déserte où s'alignent les maisons en briques rouges. Sœur Marie-Kateri arrive, la gronde gentiment, lui demande de rentrer rapidement. « Amar ! Amar ! Elle est là », crie-t-elle en bas de l'escalier pour réveiller son compagnon. Elle s'assoit, soulève son haut. La religieuse enfle sa blouse. Un chat noir glisse entre ses jambes. C'est l'heure de la piqûre.

Françoise est diabétique. Elle ne travaille pas, n'a jamais pu travailler. Placée sous tutelle, elle touche des allocations pour personne handicapée. Amar aussi. Ce mois-ci, elles ne sont pas encore

tombées. « Pourquoi ils ne répondent pas, à la tutelle ? », s'étonne l'infirmière en habit monastique, retroussant ses manches. Pas facile de joindre le tuteur, encore moins les deux bouts. Le frigo est vide, comme le reste de la maison, brinquebalante. Pendant que le propriétaire vit à Paris, tout ici tombe en charpie. Le robinet de la cuisine qui fuit, la porte d'entrée colmatée à coups de Scotch gris. Au-dessus de l'évier, le conduit d'aération est obstrué. « Les cafards », lâche Amar. Il hausse les épaules. « De

toute façon, la maison va bientôt être rasée. » Quand ? Ils ne savent pas. Avant de reprendre sa tournée, la moniale leur propose de « venir prendre quelque chose à manger » au couvent. Elle rappellera plus tard la tutelle à Valenciennes.

« LE CENTRE DE SOINS, C'EST LE NERF DE LA GUERRE »

Tous les jours que le Bon Dieu fait, les Servantes des pauvres sillonnent à bicyclette les rues de l'ancienne cité minière, classée parmi les villes les plus pauvres



VINCENT JAROUSSEAU

de France. Ces oblates bénédictines se rendent au chevet de leurs patients, une vingtaine actuellement, une à plusieurs fois par jour. « Nous allons chez les plus pauvres, explique la Mère prieure, Sœur Marie-Moïse Amélie. C'est la volonté de notre fondateur », Don Camille Leduc, moine de Solesmes, dont le bicentenaire de la naissance a été célébré du

21 au 24 mars à Angers (voir encadré p. 33). Les huit moniales — deux infirmières, deux aides-soignantes, deux pour le patronage et deux en charge de l'intendance — tiennent un centre de soins en face de leur couvent, boulevard Président-Kennedy. Là, elles y reçoivent « tout le monde ».

Le centre de soins, c'est le nerf de la guerre. Sans lui, pas de visites à domicile. C'est la loi. Et s'il n'y a pas de visite, il n'y a pas d'apostolat et donc pas d'annonce de la foi. Car les religieuses ne soignent pas que les corps, elles pansent aussi les

âmes. Sur ce point, leur règle est claire: « Les Sœurs ont pour mission particulière de servir le Christ dans les pauvres, principalement par le soin des malades à domicile, et de Le leur révéler. »

UN FOISONNEMENT DE COLIFICHETS RELIGIEUX

Sa révélation, Jean-Luc, 52 ans, l'a eue après un accident cardiaque. « Depuis ce jour, je crois aux miracles. » Coincé entre le stade Bayard et la ligne de chemin de fer, le petit pavillon qu'il partage avec son père, Pierre, ressemble à un magasin

Sœur Marie-Kateri chez Pierre. En plus des soins médicaux, la religieuse l'aide à faire sa toilette, tâche que les infirmières libérales n'ont plus le temps d'effectuer.



Françoise a fait une chute et ne peut plus se déplacer au centre de soins

des religieuses. Sœur Marie-Kateri vient chez elle pour lui faire une piqûre. La religieuse l'accompagne aussi pour essayer de régler les problèmes administratifs qu'elle rencontre.

VINCENT JAROUSSEAU



Sœur Marie-Lucie entre deux consultations dans une rue de Denain. Les Servantes des pauvres y sont installées depuis 1901.

VINCENT JAROUSSEAU

d'objets religieux. Figurines, icônes en relief, croix, christs, angelots, portraits des papes... Sur les murs s'entasse un foisonnement de colifichets religieux que le fils collectionne goulûment. Jean-Luc a le clic compulsif. Les Sœurs ne sont pas étrangères à cet attrait soudain pour la foi. Dès qu'elles viennent soigner et faire la toilette du père, elles en profitent pour entretenir la petite flamme intérieure du fils et lui enseigner quelques prières. « On essaie de lui apporter ce >>>

Sœur Marie-Lucie se rend tous les jours chez Renée et Pierre pour y prodiguer les soins nécessaires à ce retraité victime d'un AVC.



Avant de partir, Sœur Marie-Kateri prend le temps de prier avec Jean-Luc.

VINCENT JAROUSSEAU

» qu'il désire», glisse Sœur Marie-Kateri. Aujourd'hui, ils réciteront ensemble un Ave et un Pater. Le Credo, ce sera pour une autre fois. Trop tôt encore. Jean-Luc y va à tâtons, il ne sait ni lire ni écrire. « Mon père était dans le fer et l'aluminium », dit-il. Lui ne travaille pas.

LE CHÔMAGE DE MASSE N'ÉPARGNE AUCUNE FAMILLE

La métallurgie et le chômage, voilà les deux maux qui hantent Denain. Depuis la fermeture d'Usinor en 1978 et ses cinq mille licenciements à la clé, l'ancienne capitale du charbon et de l'acier n'en finit pas de sombrer dans la dépression et la misère. Les chiffres font froid dans le dos: taux de pauvreté à 44%, chômage à 34%, nombre de foyers imposables à 24%. « Avant, on vivait pauvrement, mais ce n'était pas aussi dur », s'étonne Sœur Marie-Jean Dominique. La religieuse âgée retrouve à Denain ce qu'elle a « vu à Brest dans les baraquements après-guerre ». C'est dire !

Ce chômage de masse n'épargne aucune famille. « Certains enfants n'ont pas

« On essaie aussi de réveiller les consciences, de redonner de l'estime de soi. »

Sœur Marie-Moïse Amélie

d'exemple de parents qui travaillent », s'alarme Sœur Marie-Moïse Amélie. Le patronage tenu par les religieuses, qui accueille les enfants le samedi en période scolaire et durant les vacances (Toussaint, février, été), donne un bon aperçu de la sociologie des familles denaisiennes. « Nous avons en gros un tiers des enfants qui vivent dans des familles d'accueil », livre d'emblée Sœur Marie-Anunciata, la responsable du « patro ». Les autres ne sont guère mieux loties: familles pauvres financièrement, familles monoparentales, recomposées, etc. Les bénédictines se plient en quatre pour

alléger le fardeau de ces familles débordées par « les paperasses » pour « prouver qu'elles sont pauvres ». « Chez nous, elles peuvent sonner sans se justifier », précise la Mère prieure. Les Sœurs ont toujours des dons ou des colis alimentaires à distribuer. Cette aide matérielle, nécessaire, n'est pas suffisante. « On essaie aussi de réveiller les consciences, de redonner de l'estime de soi. » Le chantier est colossal, admettent-elles. « Nous n'y arriverons pas toutes seules », prévient Sœur Marie-Moïse Amélie. Mais elles apportent une sacrée brique à l'édifice.

UNE FIDÉLITÉ SANS FAILLE

Tout le monde vous le dira: à Denain, les Servantes des pauvres sont une institution. Même à la mairie, bastion communiste ou socialiste depuis des lustres. Leur fidélité sans faille depuis leur installation en 1901 est leur force. Renée peut en témoigner. Serre-tête brillant, pull-over rose, tablier à fleurs, ce petit bout de femme en a connu, des religieuses. « Certaines sont mortes depuis ! » Dix-neuf

ans qu'elles viennent dans son petit trois-pièces perché en haut d'un escalier raide, pour changer quotidiennement sa poche depuis une opération d'un cancer du foie. À chacune de leur visite, on bavarde autour du vieux poêle à charbon. On prie aussi ! Tous les enfants de Renée sont passés par le patronage. Les Sœurs font partie de sa vie.

Alors, en juin dernier, lorsque Pierre, son compagnon, a eu son accident, elle s'est logiquement tournée vers elles. « *Je l'ai retrouvé par terre. C'était un AVC* », confie pudiquement cette fille de mineur. Lui qui partait chaque jour « *faire son petit tour* » est désormais cloué sur son matelas, des escarres aux pieds. Les infirmières du Bon Dieu le soulagent. « *C'est ma petite sœur* », dit-il affectueusement à Sœur Marie-Kateri. Elle le bénit. Pierre et Renée ne pourraient pas se passer d'elles.

LA PRIÈRE, LEUR CARBURANT

Charline non plus. « *Les Sœurs, c'est comme si elles étaient mes sœurs* », dit la sexagénaire pendant que Sœur Marie-Lucie lui change ses pansements aux jambes. « *Je me confie plus à elles qu'à mes propres sœurs*. » Sur le petit buffet de son appartement, on aperçoit des photos de Benoît XVI, de Mère Teresa, des prières pour les grands-parents, une autre adressée à saint Joseph... Les gens du Nord ont toujours été très friands d'images pieuses et de dévotions populaires. D'ailleurs, on y prie volontiers sainte Rita, la patronne des causes désespérées...

Prier, voilà le carburant des oblates de saint Benoît. « *Notre constitution est adaptée à la vie apostolique, mais nous gardons les piliers de la vie contemplative: laudes, vêpres, complies, chapelet, oraison et messe chaque jour* », détaille la Mère prieure. Le patronage vit aussi au rythme de cette contemplation quotidienne. « *Nous ne pourrions pas tenir si nous n'avions pas ces temps de prière*, raconte Sœur Marie-Anunciata. *Sans eux, il manquerait une âme à notre patronage.* »

« *Ma Sœur, on peut aller prier à la chapelle ?* » La question, spontanée, provient d'un

“

« Notre habit nous préserve, il nous rend visibles et montre aussi notre foi. »

Sœur Marie-Anunciata

groupe de petites filles du patronage. Au contact des religieuses et de leur simplicité, les cœurs se dilatent, la foi germe. Des enfants cheminent, des animateurs aussi. « *Les jeunes de Denain n'ont pas reçu grand-chose*, constate Sœur Marie-Anunciata. *Les parents non plus.* » Alors, ils se reposent sur les Sœurs et trouvent parfois des réponses à leurs propres questionnements. « *Grâce au patro, on rattrape des familles et on les amène au caté et au baptême. L'an dernier, une animatrice a demandé le baptême pour elle, son mari et ses quatre enfants.* »

Cette animatrice, c'est Zet. Elle a 33 ans. Elle est tombée chez les Sœurs par hasard. « *J'avais trouvé une carte bleue dans la rue. J'ai fait du porte-à-porte.* » Au numéro 17 du boulevard Kennedy, elle tombe nez à nez avec une Sœur en habit. « *Je ne savais même pas que ça existait encore !* » À cette époque, Zet avait perdu la foi. La guérison de son fils, atteint

d'un problème au cœur, l'a littéralement retournée. « *Les Sœurs avaient beaucoup prié pour lui. Ce fut un électrochoc.* » Tout ça grâce à un habit... « *Notre habit nous préserve, il nous rend visibles et montre aussi notre foi* », s'enthousiasme Sœur Marie-Anunciata.

Un habit trop visible pour certains. Les écoles d'infirmières n'en veulent plus. « *Nous n'y sommes plus acceptées en religieuses* », se désole Sœur Marie-Moïse Amélie. Impossible donc pour les Servantes des pauvres d'envoyer des novices se former une fois entrées dans la congrégation. Or, sans diplôme d'infirmière, pas de centre de soins, pas de visites à domicile, pas d'apostolat. Pour l'heure, les entrantes sont heureusement toutes diplômées. Mais demain ? « *On a traversé d'autres crises*, tempère la prieure. *Prions pour les vocations, le Seigneur fera le reste.* » Avec l'intercession de sainte Rita. ■

Antoine Pasquier, avec Marie Plassari.

Photos: Vincent Jarousseau pour FC

Vincent Jarousseau est l'auteur du livre *Les Racines de la colère* (Les Arènes), qui raconte le quotidien de familles de Denain.

• Pour faire un don à la congrégation : www.fondationdesmonasteres.org



UN MOINE FONDATEUR

Durant trente années, Camille Leduc, né à Angers en 1819, mène une vie monacale quasi ordinaire. Entré à Solesmes en 1842, à l'âge de 23 ans, il y fait profession de foi en 1847. Malade, il part en Italie pour recouvrer la santé. Il y restera treize ans, dont sept comme maître des novices au Mont-Cassin. Sept ans plus tard, Camille Leduc est en France au chevet de son père. Ce dernier exprime le désir de consacrer sa demeure à une œuvre de charité. Son fils obéit. Le 10 février 1872, quelques religieuses de la communauté franciscaine de Cholet s'installent dans la maison de son père à Angers. Le 8 mai 1874, l'évêque du lieu établit en congrégation régulière les Servantes des pauvres. Dom Leduc meurt en 1895. ■ **A. P.**

Une session de discernement pour étudiantes et jeunes professionnelles est proposée du 10 au 13 mai à la maison-mère à Angers : accueil@servantesdespauvres-osb.org